

quelques listes de noms. Il a eu tort : en particulier, il a supprimé la liste des témoins des aveux de Gilles de Rais. Qui ne voit du premier coup d'œil l'importance de cette liste de témoins ?

M. Hernandez nous prévient à la fin de sa préface que, partant pour Lisbonne, il emporte, pour méditer à la synagogue ou ailleurs, la certitude que Gilles de Rais fut la victime innocente d'une des plus horribles machinations judiciaires de l'Histoire (p. xc). Il est parti, je le crains, trop tôt, sans revoir ses épreuves. Ce départ précipité ne lui a pas permis de constater que, page 111, la déposition d'Henri Griart (dans le procès inquisitorial), n'est pas achevée; une page entière en a été omise et a été remplacée par un fragment de celle du sergent Jean Rousseau, empruntée au procès civil. Le second tronçon de cette dernière se retrouve pages 121 et 122, où il ne répond à rien.

Il y a plus : les deux arrêts prononcés contre Gilles par le tribunal ecclésiastique, l'un par l'évêque de Nantes et frère Jean Blouyn, conjointement, pour crime d'hérésie, l'autre par l'évêque seul, pour crimes contre nature, ont été placés par l'éditeur en tête du procès civil, ce qui est absurde. Enfin le traducteur ou l'éditeur, je ne sais, ont supprimé tout le rapport de Guillaume Chapeillon exposant la procédure dont ces deux arrêts sont la conclusion. Chose plus bizarre, la décision de l'évêque Jean de Malestroit levant, à la prière de Gilles et à cause de son repentir, l'excommunication dont il venait de le frapper pour crime d'hérésie, se trouve isolée p. 64, alors que sa place logique serait à la suite des deux arrêts dont nous venons de parler. C'est dans cet ordre qu'elle fut lue au coupable d'après le texte du procès-verbal. Mise à sa place, elle eût fait comprendre à M. Hernandez pourquoi son ami Gilles, le martyr, fut enseveli dans l'église des Carmes. Il n'était plus excommunié quand il fut pendu.

A. BOURDEAUT.

---

Abbé P. NICOL. — *Une mystique bretonne au XVIII<sup>e</sup> siècle.*  
*Madeleine Morice.* Paris, Beauchesne, 1922 in-16 de 512 p.  
Prix : 10 francs.

Madeleine Morice : titre et famille pour l'instant sans éclat.  
Madeleine naît en 1736; son père est un modeste métayer de

la paroisse de Néant (actuellement commune, canton de Mauron, arrondissement de Ploërmel). Bergère, puis domestique de la famille de Saint-Pern, au château du Bois-de-la-Roche, à 25 ans elle s'établit journalière de la couture à Ploërmel, et gagne tout d'abord avec peine de quoi soutenir une vie misérable que rend plus pénible encore sa mauvaise santé. Elle reçoit l'aide charitable des familles de la Voltais et du Guiny, devient maîtresse d'école à Guer à 31 ans, meurt à 33 ans chez M<sup>me</sup> du Guiny, au château de Porcaro, dans la chapelle duquel on l'ensevelit.

De la vie si simple, en apparence, d'une fille du peuple, M. Nicol a fait un long et passionnant récit. C'est que, précise le sous-titre, Madeleine Morice fut une *mystique*. En elle et par elle se multiplient les merveilles : luttés contre le démon qu'elle appelle *Grippis*, extases, sueurs sanglantes, stigmates de la couronne d'épines et des cinq plaies, apparitions nombreuses de l'Enfant Jésus dès sa plus tendre enfance, plus tard de la Vierge et du Christ, mariage mystique avec le Christ qui lui passe l'anneau au doigt, bilocation...

Ce n'est pas le lieu de caractériser l'évolution mystique de Madeleine Morice, et nous ne sommes nullement qualifiés pour devancer les conclusions d'un Henri Brémond. Mais il convient d'insister ici sur la valeur historique de l'ouvrage de M. Nicol. Les éléments principaux en sont puisés dans un volumineux dossier que les châtelaines de Porcaro commencèrent à « constituer méthodiquement » dès le lendemain de la mort de Madeleine. Si les lettres de la mystique, les relations qu'elle adressait à ses directeurs, sont des documents d'ordre tout subjectif, ils trouvent leur contre-partie dans la correspondance reçue par elle, en particulier de ses divers directeurs. En outre, M. Vavasseur, curé de Guer, puis recteur de Ploërmel, son confesseur durant de longues années, se fit un devoir d'écrire sa vie dès 1772, avec le plus vif souci de ne rien avancer qui ne fût prouvé, et un sens critique que le rationalisme de l'époque explique : « Comme j'ai recueilli les faits trois ans après sa mort, déclare-t-il, j'ai pu faire quelques transpositions ne me rappelant pas positivement les époques ; mais quant aux faits extraordinaires qu'on y lit, et aux vertus qu'elle a pratiquées, je n'ai rien exagéré. » Et ailleurs : « Ne me souvenant pas bien des autres faits, et ne les tenant que d'elle-même [Madeleine Morice], je les passe sous silence. »

Enfin un *Abrégé de la vie de Madeleine Morice*, anonyme, écrit l'année même de sa mort, à Ploërmel, et conservé aux archives de la Voltais, complète heureusement la vie de M. Vavasseur.

Ces documents nous montrent Madeleine « d'un caractère timide, modeste et réservée », en même temps que douée d'une distinction naturelle lui permettant de fréquenter la meilleure société. « Elle ne commençait jamais d'elle-même la conversation, mais savait la soutenir et causait avec beaucoup d'agrément. Elle aimait à parler des choses de Dieu, mais elle le faisait « sans affectation ni *bobillonnage* ». Elle était spirituelle et gaie et, sans le chercher, répandait autour d'elle un tel charme qu'on ne se lassait pas en sa compagnie, et qu'on ne la quittait qu'à regret. » Avec cela d'une santé très misérable. Et donc une intelligence et une volonté qu'elle utilise, entre autres, avec la plus étonnante activité, dans les rôles successifs, imposés par les circonstances, de garde-malade, d'intendante et de femme d'affaires pour le compte de M<sup>me</sup> de la Voltais, de maîtresse d'école à Guer.

Comment ne pas dire un mot, en passant, de cette école qui « n'a ni bancs, ni tables, du moins au début. Des rangées de fagots couchés servaient de sièges. » Là Madeleine réunit jusqu'à 60 élèves parmi lesquelles « régnaient la paix et la tranquillité », sans qu'elle employât, et bien rarement, d'autres punitions vis-à-vis des coupables que de les faire asseoir sur un fagot à part, ce qui leur attirait le qualificatif de cul de fagot. « Elle savait si bien se faire aimer que ses petites bergères, comme elle disait, fussent volontiers demeurées nuit et jour avec elle, bien qu'elle ne leur permit jamais de rester oisives. »

Son activité extérieure servait à Madeleine pour masquer le vrai but de sa vie : la lutte continue, un dur martyr physique et moral, la recherche passionnée de la souffrance lui permettant de goûter, par instants, dans leur plénitude, les ineffables joies de l'amour divin.

Il lui était en effet pénible qu'on s'en rendît compte autour d'elle et qu'on la traitât, par suite, avec des égards particuliers : « Je serais tranquille ici [chez M<sup>me</sup> du Guiny], écrit-elle au P. le Sancquer, si ce n'est que je ne puis souffrir le respect et l'estime qu'on paraît avoir pour moi. Il me serait

impossible de le supporter si je ne pensais qu'on se moque de moi. » Dans un rapport à l'évêque de Saint-Malo, M<sup>me</sup> du Guiny déclare : « Les choses extraordinaires qui ont paru en elle font son tourment et sont pour elle un sujet perpétuel d'humiliation. » Elle désirait vivement que personne n'en eût connaissance en dehors de ses directeurs. Pour les leur décrire, elle emploie des périphrases : elle ne dit pas qu'elle *voit*, mais qu'il lui *semble voir*; qu'elle voit un ange, mais *un jeune homme en forme d'ange*; une *hostie*, mais *un pain en forme d'hostie*, etc. » « Se regardant sincèrement comme la dernière des créatures et la plus grande des pécheresses » elle avait « peur d'attribuer à la tendresse divine ce qui n'était que l'œuvre du démon ». Exprimer des sentiments d'humilité, c'est bien; les répéter souvent étonne à la longue; insister sans cesse, comme Madeleine Morice, oblige à prendre garde : se proclamer humble, n'est-ce pas avoir l'orgueil de l'humilité ?

Mais le doute, en ce qui concerne Madeleine Morice, n'est pas permis parce qu'elle s'était fait une « loi inviolable d'obéir à ceux qui avaient charge de la conduire ». Sa grande force fut de n'y jamais manquer. « Vis-à-vis de tous ses directeurs ou confesseurs ordinaires ou occasionnels, son obéissance fut toujours prompte, simple, aveugle, absolue. Entre eux et ses révélations elle n'hésitait jamais. » Sur son lit de mort elle put dire sans y mettre la moindre idée de récrimination : « C'est l'obéissance qui m'a conduite au tombeau. »

Aux yeux du monde, intelligente avec simplicité, sans cesse souffrante, mais gaie, active aussitôt que ses forces le lui permettent; dans ses rapports avec ses directeurs humble et entièrement soumise, ne voilà-t-il pas réunies les meilleures bases de crédibilité à la valeur surnaturelle des phénomènes mystiques constatés chez Madeleine Morice.

Ce n'est pas pour la diminuer qu'il nous paraît intéressant de rechercher les éléments humains qui contribuèrent à former son caractère et à lui apprendre « l'art de prier d'une façon méthodique et intensive » qui la « conduisit à la contemplation et à l'extase <sup>(1)</sup> ».

Et d'abord, ses parents. Si modestes que fussent ses origines, elle appartenait à une famille qui donna des preuves d'une

(1) G. FAGNIEZ, dans un compte rendu de la *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. VIII, 1922, p. 214.

grande valeur morale : son frère Mathurin devint capitaine de vaisseau avant la Révolution, la sœur de son père eut pour petit-fils le célèbre amiral Pierre Bouvet. Son père était doué de sentiments élevés, il aimait parler religion avec Madeleine sa fille préférée, à rappeler plus particulièrement les souvenirs d'Anne-Toussaint de Volvire, M<sup>lle</sup> du Bois-de-la-Roche, alors vénérée comme *la sainte de Néant*. La sensibilité délicate de Madeleine apparaît, entre autres, dans un trait qu'elle conte ainsi elle-même non sans charme : « J'avais une si grande inclination pour la propreté que c'était une peine pour moi de voir quelque-chose dans la maison qui n'était pas en ordre... Mais ma plus grande peine c'était d'avoir des habits sur moi qui eussent été malpropres. Dieu me fit la grâce de m'apercevoir de ma pente naturelle et je mis tout en œuvre pour la surmonter. Pour me mortifier davantage, je prenais les haillons les plus malpropres que je pouvais trouver dans la maison, et je me mettais dans les endroits où il devait passer le plus de monde. »

Après son père, M. Nouël, recteur de Guilliers, eut sur elle une profonde influence. Il devint son directeur alors qu'elle se préparait à sa première communion, et le demeura plus de douze ans. C'était « un prêtre d'une piété profonde et éclairée » dont la « conduite vis-à-vis de Madeleine révèle une grande prudence, un ferme bon sens, *et une connaissance peu commune des voies extraordinaires* ... Membre d'une de ces innombrables confréries érigées en l'honneur du Sacré-Cœur par le bienheureux Jean Eudes et par ses continuateurs, il fut l'initiateur de Madeleine à cette dévotion féconde. » Un jésuite d'origine ploërmelaise, le P. le Sancquer, confesseur réputé, prit la direction de Madeleine peu après la mort de M. Nouël, en 1764, et devait la garder, même de loin, jusqu'au bout.

Elle eut pour protectrices et pour amies des personnes pieuses avec bon sens, très au-dessus de son niveau social : M<sup>me</sup> de la Voltais, M<sup>lle</sup> le Sancquer, M<sup>me</sup> Le Brun, et surtout M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> du Guiny.

Consacrée aux cœurs de Jésus et de Marie peu après sa première communion, elle fut admise comme membre du tiers-ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel dans la chapelle des Carmes de Ploërmel, et prononça le vœu de virginité perpétuelle dès l'âge de 18 ans, prenant le nom de sœur Thérèse de Marie, tout cela avec l'autorisation sinon sous l'instigation

de son directeur. Plus tard elle choisit comme seconde patronne sainte Madeleine de Pazzi, particulièrement vénérée par les Carmélites de Ploërmel. Ses relations avec la Visitation de Rennes et l'aumônier de ce couvent lui firent connaître la vie et les œuvres de sainte Marguerite-Marie.

Or, Madeleine Morice retient ce qu'elle lit, le comprend, se l'assimile. L'esprit des psaumes l'a singulièrement pénétrée quand elle écrit : « ...Je ne découvre de toutes parts qu'un abîme d'amour où il faut que je me perde. Vous m'avez tirée du ventre de ma mère et, dès que j'ai sucé la mamelle, j'ai été jetée dans vos bras. Vous m'avez servi de protecteur dès ma jeunesse ; vous m'avez arrachée à la gueule du lion... Vous m'avez cependant fait sentir quelquefois de grandes épreuves et j'ai paru comme un prodige de délaissement... Vous m'avez retirée du fond des abîmes et vous avez redoublé vos largesses en ma faveur. Que vous rendrai-je ? » Ne faut-il pas avoir connaissance d'ouvrages spéciaux de mystique pour méditer « souvent sur le chemin large et le chemin étroit » ? Elle copie certains passages des *Exclamations* de sainte Thérèse. Son vœu du plus parfait « s'inspire largement du vœu émis le 31 octobre 1681 par sainte Marguerite-Marie ». En vérité, elle fait plus que de s'assimiler ses lectures, elle les réalise. De même, peu après avoir choisi Marie-Madeleine de Pazzi comme patronne, Madeleine la « rappelle de plus en plus », en particulier dans des extases dialoguées recueillies par son entourage.

A ces réalisations de lecture, l'ordre que lui donna le P. le Sancquer, alors qu'elle avait 28 ans, d'apprendre à écrire, afin de « décrire ses états d'oraison et les phénomènes les plus remarquables de sa vie mystique », dut largement contribuer. Il importe de constater qu'elle ne s'y résigna qu'avec peine.

L'influence de ses lectures et de ses écrits paraît avec évidence dans ce qui fut une de ses grandes tentations. Voici que « sa vie entière » lui semble « un horrible enchaînement d'impostures, d'hypocrisies... Toutes ces opérations de Dieu dans son âme, toutes ces grâces extraordinaires qu'elle prétend avoir reçues, toutes ces merveilles surnaturelles qui ont éclaté aux yeux des hommes, elle les a imaginées de toutes pièces, ou bien elle les a empruntées à la vie des serviteurs de Dieu

pour se les attribuer. Si parfois elle a voulu les raconter par écrit, ce n'a été que pour mieux tromper ses directeurs... »

Donc, parmi les instruments humains de sa formation, la lecture pourrait bien avoir été le plus puissant et, après elle, l'obligation de relater par écrit ses états d'oraison avec leurs conséquences. A vrai dire tout se tient, dans ce drame. Que fût-il advenu de Madeleine Morice sans la direction éclairée de ses deux directeurs poursuivant l'œuvre commencée par la foi et l'affection paternelles sur une âme pleine de générosité et de délicatesse, et préparée à la souffrance dès ses plus jeunes années; sans l'appui d'un petit nombre d'âmes d'élite dont l'amitié la mit très à l'abri de l'ambiance du siècle des philosophes et des jansénistes. Un tel concours de circonstances, tendant toutes au même but, ne semble pas l'événement le moins surprenant de la vie de Madeleine Morice, si peu connue, et qui méritait à tous égards de l'être.

M. Nicol l'a narrée avec précision et simplicité, sans avoir négligé de se documenter, avec patience, sur tout ce qui contribuait à en situer les acteurs; sans recourir, non plus, ou très peu, à d'autres procédés d'édification que l'exposé des faits. Excellente méthode d'hagiographie, sinon d'apologétique, qui suppose plus de travail, et peut-être de science, que beaucoup d'autres.

J. DE LA MARTINIÈRE.

---